

L'AVENIR

JOURNAL PUBLIÉ DANS LES INTERETS POPULAIRES.

VOL. 1.

MONTREAL, MERCREDI 22 SEPTEMBRE 1847.

N. 16

DON CÉSAR DE BAZAN.

DRAME EN CINQ ACTES MELE DE CHANT.

PAR MM. DUMANOIR & DENNERY.

PERSONNAGES.

CHARLES II, roi d'Espagne.
DON CESAR DE BAZAN.
DON JOSE DE SANTAREM.
LE MARQUIS DE MONTEFIOR.
LA MARQUISE DE MONTEFIOR.

MARITANA, chanteuse des rues.
LAZARILLE.
Un Capitaine.
Un Batelier.
Un Juge.

ACTE CINQUIEME.

Un oratoire. Deux portes latérales; une fenêtre. Au fond, une madone. Une lampe suspendue éclaire la scène.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARITANA, seule.

Mon Dieu! comme il tarde à revenir!... Il y a près de trois heures qu'il est parti... et, puisque la reine est à sa résidence d'Aranjuez, il devrait déjà l'avoir vue, avoir imploré son aide... il devrait être de retour près de moi, qu'il sait seule ici, abandonnée et tremblante!... Al-lons, tâchons de nous calmer... nul danger ne me mena-ce et le ciel me protège... Oh! oui, il veille sur moi... puisqu'il a permis que don César vint assez tôt pour dé-jouer le piège qu'on m'avait tendu... Qu'entends-je?... (*Allant à la fenêtre.*) A travers cette obscurité, je distin-gue à peine... Un homme enveloppé d'un manteau!... lui, sans doute!...

SCÈNE II.

MARITANA, LAZARILLE.

LAZARILLE, avec effroi. Madame!... le voilà!... c'est lui!...

MARITANA. Oui, lui, don César...

LAZARILLE. Non, madame, non, c'est le roi!...

MARITANA. Le roi!... miséricorde!... Ne me quitte pas!...

LAZARILLE. S'il m'ordonne de sortir?

MARITANA. Ne me quitte pas!

LAZARILLE. Mais c'est le roi, madame!...

MARITANA. Oui, le roi, à qui tout obéit... Mon Dieu, vous n'avez donc pas pitié de moi!... mon Dieu, vous vou-lez donc que je succombe!...

LAZARILLE. Il monte!... il arrive!...

MARITANA. Et tu vas me quitter?... (*Lazarille baisse la tête.*) Eh bien!... une arme, du moins!

Elle lui prend son poignard.

LAZARILLE, effrayé. Eh quoi!... vous oserez la tour-ner... contre lui?...

MARITANA. Non, contre moi... car s'il est sans pitié... je ne me défendrai pas... je me tuera!

SCÈNE III.

LES MEMES, LE ROI.

LE ROI, entrant, bas à Lazarille. Cet étranger, que j'ai laissé ici?...

LAZARILLE. Est parti presque aussitôt.

LE ROI. Qui était-il?... que venait-il faire dans cette maison?

LAZARILLE. Chercher un refuge contre des alguazils qui le poursuivaient.

MARITANA, à part. Que peut-il lui dire?

LE ROI, haut. Maintenant laissez-nous. (*Lazarille regarde Maritana et hésite.*) Eh bien?

MARITANA. Obéissez à votre maître... au mien... exécutez les ordres... de sa majesté Charles II.

LE ROI. Que dit-elle?... (*Lazarille sort.*) Qui donc a osé me trahir?...

MARITANA, avec amertume. Celui qui vous a trahi, sire, je vais vous le faire connaître.

LE ROI. Parlez!

MARITANA. Celui qui vous a trahi, c'est l'homme qui vous a conseillé une perfidie et un mensonge indignes d'un roi!

LE ROI. Madame!

MARITANA. C'est l'homme qui s'est joué du serment le plus saint, des liens les plus sacrés, et qui m'a dit, à moi: Maritana, voici votre époux, voici le comte de Bazan!

LE ROI. Eh bien, puisqu'on vous a révélé mon rang et mon titre, je veux que vous sachiez la vérité tout entière!... je le veux... car cette contrainte était un supplice, ce mensonge révoltait ma fierté, je rougissais de honte sous ce masque d'imposture!... Oui, je suis le roi... mais non plus ce roi timide et faible, qui laisse le pou-voir aux mains d'un ministre, et qui tremble devant une femme... Mon pouvoir, je l'emploierai pour briser qui-conque voudrait l'arracher de mes bras!

MARITANA. Grand Dieu!

LE ROI. Car, depuis que je te connais, Maritana, j'ai senti naître en moi une volonté impérieuse et forte, gran-de et indomptable, comme l'amour que tu m'inspires... et j'ai juré que tu serais à moi!

MARITANA, s'éloignant. Oh! laissez-moi!... laissez-moi, je vous en conjure!...

LE ROI. Maritana, je t'aime!... et c'est la première fois que ce feu dévorant brûle mon âme... c'est la pre-mière fois qu'une parole d'amour s'échappe de mes lèvres!

MARITANA. Sire, vous aurez compassion de moi... vous me laisserez seule ici... Oh! je vous bénirai... si vous consentez à partir!...

LE ROI. Partir, quand je te vois sans témoins, quand je te parle sans contrainte!... quand il est venu, enfin, ce jour que j'appelais de tous mes vœux!

MARITANA. Oh! vous entendrez ma voix, vous aurez pitié de mes pleurs!...

LE ROI. Un délire comme le mien ne se calme pas avec une parole... un feu comme celui qui me dévore ne s'é-teint pas avec une larme!...

MARITANA. Arrêtez, sire! (*Montrant le poignard.*) Un pas de plus, et vous m'aurez tuée!...

LE ROI, s'arrêtant. Mais c'est donc de l'horreur que je vous inspire?

MARITANA. Non!... je ne vous hais pas, sire, mais j'appartiens à un autre...

LE ROI. Que dites-vous?

MARITANA. Un autre, pour qui je saurai me garder chaste et pure... qui doit me retrouver digne de lui, ou me retrouver morte!

LE ROI. Mais quel est-il donc, cet homme?

MARITANA. Cet homme, c'est mon mari, sire... C'est don César de Bazan...

LE ROI, *allant à elle*. Mais don César de Bazan est mort!...

DON CÉSAR, *entrant*. Pas encore, sire!... puisque votre majesté a daigné lui faire grâce!

SCÈNE IV.

LE ROI, MARITANA, DON CÉSAR.

MARITANA, *avec un cri de joie*. Ah!... je n'ai plus besoin de cette arme!... j'ai, pour me défendre, la présence de mon mari!

LE ROI. Votre... votre mari, madame!... lui!... Don César, sans dire un mot, va fermer les deux portes et en retire les clefs.

LE ROI, *qui l'a suivi des yeux*. Que faites-vous là, monsieur?

DON CÉSAR, *avec calme*. Je ferme ces deux portes, sire... afin que nul n'entre ici... afin que nul n'entende ce qui ne doit être entendu que de vous... et d'elle... de cette pauvre femme que vous voyez là, haletante et brisée.

MARITANA, *à part*. Que va-t-il dire?... que va-t-il faire?...

DON CÉSAR, *continuant*. Si celui qui vient de l'outrager... était un gentilhomme, un soldat, comme moi... je ne sais si je lui aurais même laissé le tems de tirer son épée!... En pareil cas, on ne se bat pas... on tue!... (*Avec l'accent du respect*.) En face de vous, qui êtes mon roi... (*ôtant son épée et la présentant au roi*) je désarme ma colère et ma vengeance... J'ai peur... oui, sire, j'ai peur moi-même de l'orage qui gronde là, au fond de mon cœur... et s'il éclate!... si j'oublie tout!... car, vous savez, on n'est pas toujours maître de sa volonté et de son bras... Eh bien! je veux que ma volonté soit impuisante et que mon bras soit désarmé.

LE ROI. Monsieur!... c'est au roi d'Espagne que vous parlez!

DON CÉSAR. Dirais-je à tout autre qu'au roi d'Espagne: Prenez mon épée et brisez-la!... (*Le roi repousse du geste l'épée; don César la jette loin de lui*.) Mais, cependant, il lui faut une réparation... une vengeance... à ce mari, que votre royale main vient de souffleter... Et laquelle?... Que peut l'offensé, quand l'offense tombe de si haut?... Comment, dans ma faiblesse, lutter contre toute votre puissance?... A défaut du sang, qui ne peut couler, est-il d'assez terribles représailles?... (*Avec force*.) Oui!... mieux que du sang, plus que la mort!...

LE ROI, *hors de lui*. Insolent!... (*Se calmant tout à coup*.) Continuez... nous voulons savoir jusqu'où ira cette audace.

MARITANA, *bas et avec effroi*. Don César! c'est le roi!... DON CÉSAR, *froidement*. C'est le roi, puisqu'il existe encore. (*S'adressant au roi*.) Sire... cette pauvre femme, que la lutte épouvantait, a demandé secours et protection... à Dieu, d'abord... puis, à celle dont tout bon Espagnol ne prononce le nom qu'avec amour et respect... à la reine.

LE ROI, *vivement*. La reine!...

DON CÉSAR. J'ai couru au palais d'Aranjuez...

LE ROI. Vous avez osé!...

DON CÉSAR, *poursuivant*. Espérer qu'on me laisserait arriver jusqu'à sa majesté, c'était folie... Aussi, profitant de l'obscurité et bravant les arquebuses des sentinelles...

MARITANA. O ciel!

DON CÉSAR, *souriant, en la rassurant*, les balles ne m'atteignent pas... (*Reprenant*) j'escaladai le mur du parc royal... comme un malfaiteur, comme un voleur... (*amèrement*) et pourtant, ce n'est pas moi qui allais voler chez autrui!... Je m'enfonçais dans le massif, dont le feuillage rendait l'ombre plus épaisse encore... j'avançais toujours, décidé à rencontrer la reine... ou la mort... quand tout à coup j'entends deux voix... la voix d'un homme et la voix d'une femme... l'une, tremblante d'émotion, l'autre vibrante et fière... J'écarte le feuillage, je regarde vers l'allée, qu'éclairaient les rayons de la lune... La femme, belle, mais pâle, les yeux hagards, les traits bouleversés, écoutait avec terreur... L'homme

était à ses genoux, et des deux mains étreignait les plis de sa robe... " Il vous trompe, madame! s'écriait-il... cette nuit même, à l'instant où je vous parle, votre mari est aux bras d'une maîtresse... et je vous aime, moi, d'un amour qui m'élève au-dessus de lui, qui me grandit jusqu'à vous!... Vous faut-il une preuve de cet amour?... demandez moi mon sang et ma vie!... vous faut-il une preuve de son crime?... vous l'aurez bientôt... Avertis par moi que le roi s'est égaré pendant la chasse, tous les officiers de sa suite vont parcourir la forêt, se feront ouvrir une maison isolée, et ils trouveront leur monarque adultère!..." Voici ce qu'il disait... Et maintenant, sire, devinez-vous quels étaient cet homme et cette femme?... C'était don Jose de Santarem, que vous avez fait votre ministre et votre ami... c'était la reine d'Espagne!...

MARITANA. La reine!

LE ROI, *avec explosion*. Répétez!... répétez ce que vous venez de dire!... Mensonge! (*A part avec terreur*.) S'il avait dit vrai!... Ah!...

Il s'élançait vers la porte.

DON CÉSAR, *froidement*. Je vous ai dit, sire, que j'avais fermé ces deux portes.

LE ROI. Misérable!

DON CÉSAR. Je vous ai dit, sire, qu'il fallait une réparation et une vengeance à ce mari... qui avait déposé son épée, parce qu'il avait peur de lui-même... Vous me comprenez à présent, n'est-ce pas? A l'heure qu'il est, le ministre trahit son roi, le sujet ose dire à sa reine son insolent amour!... Triste égalité!... Pendant que le déshonneur entrait dans la maison d'un gentilhomme, l'outrage pénétrait dans le palais du Roi!

LE ROI. Don César, ouvrez cette porte!

DON CÉSAR, *sans l'écouter*. Ce que vous êtes venu faire chez moi, un autre ose le tenter chez vous... et vous ne sortirez pas!... L'heure s'écoule... pour vous, chaque minute est un siècle d'angoisses... et vous ne sortirez pas!... Vous souffrez toutes les tortures que vous m'avez fait souffrir, à moi!... et vous ne sortirez pas!

LE ROI. Don César, ouvrez cette porte!

DON CÉSAR, *riant amèrement*. C'est un horrible supplice, n'est-il pas vrai?

LE ROI, *s'élançant vers lui*. Don César! reprenez cette épée, et défendez-vous!... Je ne suis plus le roi d'Espagne... vous ne me connaissez pas... Fer contre fer, sang contre sang!... puisque l'outrage et la trahison m'ont fait votre égal... puisqu'il me faut marcher sur votre corps, pour sortir de cette maison!

MARITANA, *épouvantée*. Sire, au nom du ciel!

LE ROI. Défendez-vous, ou je vous frappe!

DON CÉSAR, *présentant sa poitrine*. Il serait trop tard.

LE ROI, *laissant retomber son bras*. Trop tard!

MARITANA, *à part*. Trop tard!

DON CÉSAR, *avec noblesse*. Depuis quand, s'il vous plaît, dans notre vieille Espagne, un gentilhomme ne sait-il plus défendre son roi qu'on insulte?... Vous avez cru que j'aurais vu et entendu tout cela, sans châtier l'infâme qui s'était fait un marchepied de mon honneur pour atteindre jusqu'à votre!... Tenez, sire, tenez, voici le collier dont vos royales mains avaient décoré cet homme, et dont, moi, j'ai dépouillé son cadavre!

Il présente le collier au roi.

MARITANA. Mort!

LE ROI. Et c'est vous...

DON CÉSAR. Je l'ai frappé de ma main au visage, je l'ai frappé au cœur de mon épée... j'ai sauvé votre honneur... (*mettant un genou en terre, en montrant Maritana*) et maintenant, disposez du mien! (*On entend un grand bruit, et les mots: Le Roi! le Roi!...*)

LE ROI, *vivement*. Relevez-vous!

SCÈNE V.

LES MEMES, OFFICIERS DE LA MAISON DU ROI.

TOUS, *se découvrant*. Ah! voici!

LE ROI. Rassurez-vous, messieurs... nous étions dans la maison du comte de Bazan... nous avons, pour hôte et pour défenseur, le plus loyal, le plus fidèle de nos gen-

tilshommes. . . (*Mouvement général.*) Don César de Bazan, nous vous nommons gouverneur de notre ville de Valence. . . (*appuyant*) à cinquante lieues de Madrid.

DON CÉSAR à *demi-voix*. Sire. . . le gouvernement de Grenade est aussi vacant. . . si votre majesté daignait. . .

LE ROI, *bas*. Et pourquoi plutôt Grenade que Valence ?
DON CÉSAR. C'est que. . . (*baissant la voix*) Grenade est à cent lieues de Madrid.

LE ROI, *près de sortir*. Messieurs, nous nommons don César de Bazan gouverneur de Grenade.

Le roi s'éloigne, suivi de ses officiers. Don César tombe aux genoux de sa femme

FIN.

Les deux fourmis

Deux petites fourmis bien chétives, bien frêles,
Luttaient avec ardeur à transporter du blé,
Pour un travail si grand, ayant tout rassemblé
Ce qu'elles possédaient de forces naturelles.

Après bien des efforts, une d'elles tomba ;

L'autre, qui ne vit pas sans doute

Sa sœur qui succomba,

Tant bien que mal continua sa route :

La fatigue la gagne ; elle succombe aussi ;

Hé quoi vais-je rester ici ?

Dit-elle ; — oh ! non ; elle se relève,

Retombe encore ; enfin. . . achève

De traîner son fardeau qui lui paraît grossi.

Sa sœur, qui de bien loin la voit, se ranime,

Reprend sa charge, chemine. . . .

Et presque au même instant, arrive au rendez-vous ;

Oh ! combien le repos dut leur paraître doux.

Ceci s'adresse à vous athlètes, de tout âge ;

Vous apprendrez par là, qu'après avoir lutté,

L'homme arrive à son but ; car le courage

Surmonte la difficulté.

ALPHONSE LECLERCQ.

La marguerite des champs

La Marguerite fleurie

Si jolie,

Lève au-dessus du gazon

Sa tête blanche et rosée

Butinée

Par un léger papillon.

Qu'elle est belle la petite

Marguerite,

Avec sa couronne d'or,

Et sa blanche collerette

Mignonnette

Surmontant son léger corps.

Du printemps ô messagère

Éphémère,

Permits-moi de te cueillir ;

Je veux aujourd'hui, bergère,

A ma mère

En baisant son front t'offrir.

Laisse ma main téméraire

Sans colère

Te ravir au champ fleuri.

Du soleil fille céleste

Et modeste

Viens orner un sein chéri.

A.-L. BAILLIARD.

Une ville nouvelle

Nous empruntons aux *Mélanges Religieux* la correspondance suivante, dont la signature en initiales indiquent assez l'auteur. A voir Saint-Hyacinthe se mettre à la tête de l'enseignement sans contredit, à la voir jeter sur l'autre rive une espèce de ville succursale, comme si elle se sentait déjà à la gêne, on sent que ce florissant village prévoit l'importance donnée à sa position par le chemin de fer qui en fera bientôt l'un des faubourgs de Montréal.

M. l'éditeur,

Le public se rappelle encore le don précieux qui a été fait à Messire Ed. Crevier, curé de St-Hyacinthe, par M. Charles L'Heureux, en février dernier. Ce généreux habitant de St-Hyacinthe a voulu seconder les vues de M. Crevier et l'aider puissamment à former un asile de Providence pour les pauvres malheureux du comté de St-Hyacinthe. Maintenant qu'il s'est déjà écoulé plusieurs mois depuis cette action dont le souvenir ne doit pas se perdre, le public aimera sans doute à entendre dire quel parti l'on se propose de tirer des beaux terrains qui ont été donnés et où en est le projet de construire un asile de Providence.

Depuis l'époque de la donation, le nouveau propriétaire s'est occupé assez activement des moyens à prendre pour assurer le succès de son entreprise. Il a commencé par obtenir de ses supérieurs ecclésiastiques, que son établissement puisse être conduit par des *Sœurs de Charité*. Ces filles, tout dévouées aux œuvres de charité, sont sans contredit les plus propres à assurer une bonne administration dans ces maisons des pauvres infortunés. Ce grand point réglé, M. Crevier a dû voir aux moyens de faire une bâtisse convenable pour y recevoir des *invalides*, des *orphelins pauvres*, et à procurer des appartements pour donner du travail aux femmes pauvres qui manqueront d'emploi lucratif. Il fait faire durant la belle saison la quantité de briques nécessaire pour un édifice de 183 pieds de front avec des ailes et une chapelle saillante, le tout d'une hauteur et d'une longueur proportionnées. La dépense doit être considérable ; mais M. Crevier, après avoir épuisé ses ressources, comptera sur l'aide de ses amis qui ne lui manqueront pas par une heureuse disposition de la Providence. *Celui qui espère ne sera pas confondu*. Eh ! comment se ferait-il que la Providence, qui est si bonne pour ses enfants, privât les pauvres malheureux, souffrant de la maladie et de la misère en même tems, de ce secours, et permit qu'ils fussent privés plus longtemps d'un asile qui leur est destiné ?

D'autres préparatifs sont encore faits pour commencer le printemps prochain les fondations de ce nouvel établissement dans St-Hyacinthe.

Voilà qui est assez bien commencé, dira-t-on, mais, quelle en sera la fin, et surtout comment pourvoir au soutien de cette maison des pauvres ? Où sont les revenus annuels, au moins strictement nécessaires, pour ouvrir cet asile aux infortunés ? Voilà sans contredit le plus difficile de l'affaire ; et voici comment on veut procéder pour rencontrer les besoins à venir.

On se rappelle qu'un terrain de six arpents de front sur trente arpents de profondeur fut destiné à l'asile de Providence. Le site le plus convenable pour y placer la maison des pauvres se trouve à 22 arpents environ dans la profondeur du terrain et forme un plateau de 24 arpents en superficie, où l'on pourra commodément y asseoir la maison de Providence et ses dépendances, et avoir encore de grands terrains pour les jardins, des prairies, etc. Il deviendra nécessaire d'occuper les orphelins, les femmes pauvres, de la culture des légumes, etc. Les vastes jardins qu'on pourra y former contribueront à soutenir la communauté par leurs produits, soit consommés à la maison, soit convertis en argent sur le marché, qui d'année en année devient plus fréquenté par la nombreuse population qui s'y alimente.

A deux arpents de la place destinée à la maison de Providence, se trouvent deux sources d'eau minérale qui n'en cédera pas en bonté aux eaux de Calédonia, de St-Léon et de Varennes, lorsque les sources seront isolées des eaux d'un grand ruisseau, qui passe à quelques pieds

de distance et se mêlent actuellement aux eaux des salines. La maison, destinée à recevoir les voyageurs et ceux qui désireront faire usage des eaux minérales, se trouve dans une place fort agréable pour la vue, sur le bord du ruisseau qui doit former un étang assez considérable par une chaussée que l'on y construira le printemps prochain. C'est aussi dans ce lieu que l'on doit élever un pont qui donnera une facile communication avec la maison de Providence. Sous la charpente de ce pont et au pied de la chaussée sera placée la maison des biens et une boutique de menuisiers qui se serviront du pouvoir d'eau qui s'y trouvera. Ces places sont à louer au bénéfice de la maison des pauvres. Derrière l'hôtellerie des sources, est un charmant bocage attenant au ruisseau. Le pensionnaire à l'hôtellerie y trouvera de l'agrément, soit en s'y promenant, soit en s'y amusant à la chasse du petit gibier.

Mais la principale ressource pour soutenir cet établissement de charité, c'est la rente des emplacements qui vont incessamment être mis en vente dans la partie antérieure à la maison de Providence et à l'hôtellerie des sources. Cent trente-deux arpents de terre en superficie sont partagés en emplacements de 100 pieds sur 90, et vont former la place d'une nouvelle ville sous le nom de Providence. Les rues y seront larges et régulières et ornées d'arbres pour leur beauté. Elle se trouvera en regard à six arpents seulement du village déjà si peuplé de St-Hyacinthe. La rivière Yamaska, séparant les deux places, ce point de vue sera plaisant : car c'est là où se trouve la grande Cascade de la rivière Yamaska qui va être encore embellie par la construction d'un nouveau pont pour la commodité des habitants de la Providence. Sans cette amélioration, ils seraient obligés d'aller à 15 arpents pour traverser la rivière sur le pont actuel qui est au bas des Cascades. Dans ce cas, la communication avec la population du village de St-Hyacinthe ne serait pas facile, et nuirait à la formation de cette ville. Le propriétaire des terrains destinés à l'asile de Providence a donc cru convenable, dans l'intérêt de l'exécution de ses plans, de faire un grand sacrifice en emplacements pour procurer l'avantage de ce nouveau pont permanent pour unir les deux villes vis-à-vis l'église de St-Hyacinthe. Ce pont amènera d'heureux résultats, et favorisera beaucoup, comme on le conçoit, la population des deux places et le public en général.—La construction du pont doit être commencée au printemps prochain conformément au contrat, et terminée à peu près au 15 juillet, époque où le chemin à lisses de St-Hyacinthe doit être ouvert au public.

Les personnes, qui veulent vivre à la ville et jouir des beautés de la campagne, peuvent donc venir se fixer à Providence ; elles se procureront des terrains des mieux situés, à des conditions les plus avantageuses, soit en les achetant, soit en les louant à longs termes. Messieurs les seigneurs de St-Hyacinthe, dans l'intention de favoriser ce nouvel établissement, ont bien voulu accorder la remise de la moitié des lods et ventes aux premiers acquéreurs de ces emplacements. Ils ont favorisé aussi les propriétaires des terrains de l'asile en lui accordant un pouvoir d'eau qui est sur ses terres à l'endroit des sources. Ils ont aussi accordé le privilège d'exploiter les eaux minérales. Le public leur saura gré de plus de leur bienveillance à accorder la remise de la moitié du droit d'amortissement, lorsqu'une corporation viendra à posséder une certaine partie de ces terrains.

Le public pourra maintenant apprécier l'avantage de cet établissement projeté, et juger de la possibilité de le maintenir.

Il faut ajouter que l'établissement se trouvera de plus à jouir de 180 arpents de terres qui, dans quelques années, seront toutes en culture et dans un bon sol.

Le propriétaire de ce nouvel établissement a donc cru remplir un devoir envers le public en lui donnant ces particularités concernant cet asile de Providence, car il doit être consacré à l'avantage exclusif d'un grand nombre de membres de la société.

E. C.

St-Hyacinthe, 4 septembre 1847.

Chronique de la campagne

Dans une ville populeuse, toute pleine d'activité, d'industrie, et de commerce, comme Montréal, par exemple, on voit repasser sous nos yeux bien des faits ; bien des gens vous font faire halte sans crainte pour causer quelques instants ; c'est une population immense qui fourmille dans les rues, s'entasse et se heurte. Chacun marche pour un intérêt plus ou moins personnel. Toujours du bruit, toujours de l'agitation.

Cependant les chroniqueurs se plaignent de tout : de la température plus ou moins désagréable, plus ou moins changeante. Ils écrivent sous l'influence d'un spleen nébuleux, aussi rien ne leur fait ; ils en veulent à leurs voisins, orient contre les autorités, et lancent un mot de reproche à quelques-unes de nos naïves et aimables Canadiennes.

O tempora ! o mores ! s'il y a du changement dans les différentes phases de la vie, quel est donc celui-là ! Revenez voir nos champs, gracieuses, et sociales demoiselles. Venez passer avec nous les dernières belles journées de la saison, venez ajouter vos charmes à ceux de la campagne. Nous vous serons doublement reconnaissants. Vous vivrez tranquillement dans un délicieux repos, lorsque vous aurez cessé d'entendre le brouhaha de la ville, pour passer quelques jours dans la paix et la solitude.

Vous vous reposerez sur le *tertre accoutumé* d'une famille où tout est paisible, l'air, les eaux, la lumière. C'est là que nous nous rassemblons le soir et jouissons en silence de la fraîcheur de l'air, du parfum des fleurs, du murmure des fontaines, et des dernières harmonies de la lumière et des ombres.

Vous autres citadins, dont l'esprit se remplit dès l'enfance de tant de préjugés contraires au bonheur, vous ne pouvez concevoir que la nature puisse donner tant de lumières et de plaisirs. Votre âme circonscrite dans une petite sphère, de connaissances humaines atteint bientôt le terme de ces jouissances artificielles ; mais le cœur et la nature sont inépuisables.

Que vous dirons-nous, amis lecteurs ; vous parlerai-je, moi, de nos amusements à la campagne, de nos gaies et tristes péripéties, des déceptions éprouvées par une jeunesse, vivant dans l'espoir de réaliser ses projets, et qui a vu ses espérances déçues.

Non, toutes ces petites misères de la vie humaine pouvaient vous donner une mauvaise idée de la vie champêtre.

Laissons-leur répéter à ces jeunes malheureux ces vers de Delorme qui siéent si bien à leur infortune.

« Un seul être pour moi remplissait la nature ;
En ses yeux je puisais la vie et l'avenir ;
Au souffle harmonieux de sa voix calme et pure
Vers un plus frais matin je croyais rajeunir. »

Si l'histoire scandaleuse de la société ne fournit point de matières à nos conversations, celle des beautés qui nous entourent nous remplit de ravissement et de joie. En effet quel plus beau spectacle pour un amant de la nature que le soleil de septembre et la fraîcheur qu'il amène avec lui ! quelle odeur charmante dans les herbes qui s'élèvent autour de moi, et qui semblent percer le sein aride des rochers pour les couronner ensuite de leurs familles ! Le jour commence à se mêler avec les ombres de la nuit ; mais l'ombre s'élève insensiblement, on dirait que le voile qui couvrait la nature commence à se replier. Déjà toute une partie du ciel s'éclaire ; les astres qui y sont attachés pâlisent, et semblent reculer à l'approche du jour tandis que, du côté du couchant, la nuit étend encore sous la voûte des cieux un voile semé de saphirs ; les étoiles brillantes qui l'éclairent semblent ranimer tout leur feu pour s'opposer au lever de l'aurore. Mais leurs efforts sont vains : tout l'orient se pare des plus riches couleurs ; la nature annonce son réveil à la terre par la voix de tous les animaux ; un vent paisible frémit doucement entre les feuilles des arbres.

Le triomphe de l'aurore est rapide. Image naturelle du plaisir, rien n'est si brillant que son approche, rien n'est si court que sa durée. Un feu plus vif efface les couleurs tendres dont elle s'était parée : le roi des astres sem-

ble s'élever en ligne droite du sein de la terre, et ses premiers rayons montent en colonne vers le ciel. L'astre monte, et commence à former dans sa marche une ligne courbe, son globe se rétrécit; sa lumière s'épure; et ses rayons plus prompts et plus ardents vont bientôt sécher par une chaleur modérée l'humidité de la terre: les vapeurs douces qu'ils enlèvent forment en l'air des nuages légers, qui portés sur l'aile de l'inconstance et des zéphirs ne laissent pas de former des contrastes réguliers dans le vaste tableau des cieux. Quels objets! Est-il possible que je sois peut-être le seul en ce moment qui s'en occupe? Que faut-il donc pour piquer la curiosité des hommes? Que cherchent-ils dans les arts? une imitation singulière de la belle nature, répondra-t-on. Mais l'imitation saurait-elle jamais approcher de l'objet imité? Quelle manie de préférer une ressemblance imparfaite aux beautés finies de l'original."

Tout est dans sa vigueur: les travaux du jour sont commencés. Le père de famille, accompagné de ses enfants, travaille à ses champs; cependant il craint que ses travaux ne soient pas bien payés; il calcule en sa mémoire si sa récolte sera assez forte pour subvenir aux dépenses de sa nombreuse famille. "La pluie a fait germer les blés, dit-il, c'est un malheur que nous ne pouvions éviter, Dieu viendra à notre secours, nous préservera d'autres dangers peut-être plus grands. Que son saint nom soit béni."

Quoique toujours assez confiant et heureux, le pauvre cultivateur se plaint, malgré tout, que ses terres ne sont pas aussi fertiles qu'autrefois.

Il me semble pourtant qu'il devrait concevoir, qu'une terre riche, même sous bien des rapports, ne peut longtemps conserver sa fertilité, sans qu'on lui rende, sous diverses formes, ce qu'on lui enlève sous forme de blé, de paille, de foin, de racines d'herbes, etc., et que pour augmenter de plus en plus sa fécondité, et en obtenir tout ce qu'elle est susceptible de donner, il faut lui rendre annuellement plus qu'on ne lui ôte. Il faut espérer qu'à mesure que l'éducation va se répandre, l'industrie agricole s'améliorera, et recevra les avis des hommes studieux qui ont consacré leurs connaissances, leur temps et souvent leur fortune à l'étude du phénomène de la végétation.

Un autre tableau vient amuser mes yeux: le soleil se retire, la fraîcheur renaît, une lumière plus douce, mais plus faible, éclaire la tête des arbres, et l'ombre descend insensiblement sur leurs tiges. Je ne sais quel baume charmant se distille dans les airs. La douceur des plaisirs, se respire avec l'air; elle suit toujours l'innocence et la philosophie.

Ah! c'en est fait, je demeure éternellement dans ce lieu; tout concourt à m'y fixer.

" Cette bergère qui vient de me faire, en ramenant son troupeau, une révérence si naturelle et si profonde, amusera mon cœur, quand mes livres fatigueront mon esprit."

Dans le repas frugal que je vais faire, je ne regretterai point le luxe des villes. Mais hélas! je suis seul. Eh! qu'importe! la nature est avec moi, elle me parle, elle m'éclaire, et cet entretien délicieux me dégoûte déjà du jargon du monde et de l'insipide douceur de la galanterie.

J. E. D.

Richelieu, 16 sept. 1847.

Poêles Russes

Monsieur l'éditeur,

Je lis, dans le numéro de votre journal du 8 septembre courant, une correspondance qui ne manque pas d'intérêt sous le rapport des avantages qu'elle offre aux familles par la raison de la grande économie qu'elle leur promet par l'emploi des poêles russes; j'ajouterais volontiers foi à cette correspondance, mais il s'y glisse une irrégularité qui me jette dans le doute; ce n'est pas que je veuille déprécier cette admirable invention, pas du

tout, vu surtout que je pourrais faire tort à un homme qui, outre son propre intérêt, cherche à rendre service à la société, dans ces tems où le chauffage par le bois est devenu si coûteux. M. E. D. nous donne dans sa correspondance un tableau des commodités qu'offre l'emploi des poêles de cuisine que confectionne M. Smolenski, mais il ne donne pas le tableau des dépenses qu'ils entraînent: le parallèle qu'il établit entre nos poêles ordinaires et les véritables poêles russes démontre clairement que ces derniers sont plus économiques, mais il existe une grande différence entre les poêles en tuile et ces poêles de cuisine; je tiens de bonne part que ces derniers consomment autant de bois que nos poêles ordinaires en offrant, il est vrai, le double des commodités; mais dans une maison ordinaire à quoi bon d'avoir des commodités pour répondre au besoin de 50 personnes, puis une bouilloire posée de manière à procurer autant d'eau bouillante qu'il en faut pour 10 à 12 baignoires, comme dit l'auteur de la correspondance: toute une famille ne loge pas dans la même maison.

Ces commodités sont superflues et ne remboursent pas les dépenses qu'emporte avec elle la confection de ces poêles, qui est très dispendieuse.

Ainsi donc, M. l'éditeur, si j'avais un conseil à vous donner je vous dirais: si vous avez besoin d'un poêle pour chauffer votre maison, faites-vous bâtir un poêle russe; si vous avez besoin d'un poêle de cuisine, venez visiter nos magasins, vous y trouverez quelque chose de mieux que les poêles façonnés en briques et tout-à-fait dignes de l'attention de M. E. D.

ARGUS.

Nouvelles d'Europe par le Britannia

Le *Britannia* est arrivé à Boston dimanche l'après-midi vers les quatre heures. Nous glanons de l'*European Times*, de Liverpool, les principaux faits que nous allons enregistrer.

Comme le faisait pressentir les derniers arrivages d'Europe, une crise commerciale des plus sévères régnait en Angleterre. La gêne monétaire ainsi que la baisse continue dans le prix des objets de consommation avaient produit en Angleterre et en Irlande un état de confusion et de malaise auquel les mémorables années de 1825 et 1826 offrent seules un parallèle. La baisse dans le prix des céréales, à compter du plus haut chiffre où elles sont parvenues en mai dernier, n'est pas moins de soixante cheilins par quarter.

Quoique se bornant, pour le moment, au commerce des céréales, ce mouvement désordonné a ruiné un grand nombre de maisons de commerce: il serait à désirer que les pertes qui en résultent s'attachassent à cette branche de commerce, mais, trompant les vœux de l'opinion publique, la dernière *Gazette* n'annonce pas moins de cinquante-trois pétitionnaires insolubles, et de vingt-quatre banqueroutes. Le commerce anglais doit être sur l'alerte, vivre de circonspection; nous sortons des étreintes de la famille, et le corps du commerce épuisé devient alors, comme la nature de l'homme, sujet aux malheurs et aux maladies qui les atteignent tous les deux.

Le gouverneur de la Banque d'Angleterre, M. W. R. Robinson, de la maison Robinson et Cie, a déclaré faillite; ce fait devenu un événement avait redoublé la panique générale, le député-gouverneur James Morris succède à M. Robinson comme gouverneur de la banque. Six gouverneurs de l'institution, sur neuf qui ont présidé à tour de rôle aux opérations de la banque depuis dix-huit ans, ont suspendu leurs paiements.

On estime à trois millions de louis le montant des faillites qui ont eu lieu pendant les trois dernières semaines dans les principales villes d'Angleterre.

La reine Victoria visite en ce moment l'Ecosse, c'est le premier souverain qui depuis Mary Stuart ait foulé le sol de la patrie de Burns et de Walter Scott.

Le steamer monstre *Great-Britain* remis à flots a regagné les docks de Liverpool.

Le blé se vendait de 24s. à 25s.

En France le meurtre de la duchesse de Praslin par son mari, et le suicide, par l'empoisonnement, du duc lui-même, avaient créé une sensation devant laquelle se taisaient tous les autres événements.

En Suisse, le parti catholique et le parti radical étaient sur le point d'en venir aux mains.

Le Pape Pie IX tient bon contre toutes les résistances qu'il éprouve à l'intérieur et au dehors, à l'endroit des réformes qu'il effectue chaque jour.

Au Mexique, le général Scott, après deux batailles sanglantes, avait signé, sous les murs de Mexico, un armistice afin de pouvoir renouer le fil des négociations. Ses troupes cernaient la capitale sur tous les côtés.

Faits divers Canadiens

CONGRÈS MÉDICAL. — Une réunion, convoquée par la loi qui incorpore le collège des chirurgiens et médecins du Bas-Canada, a eu lieu mercredi dernier au palais-de-justice. Pour ne pas démentir le désaccord proverbial des membres de la profession, on s'est disputé, on s'est querellé, on s'est piqué, on a fait un vacarme, un brouhaha des plus compliqués. A force de crier, on est enfin parvenu à s'entendre. On sait qu'il y avait trente-six gouverneurs à nommer, quinze pour le district de Montréal, un égal nombre pour celui de Québec et six pour celui des Trois-Rivières. Voici les noms des messieurs qui, après un tour de scrutin, ont été nommés gouverneurs.

DISTRICT DE MONTRÉAL.

Drs. Nelson, McCulloch, Charlebois, Tavernier, Sutherland, Arnoldi fils, Badgley, Hall, Bibaud, David, Holmes, Lebourdais, Bouthillier, Kimber, Valois.

DISTRICT DE QUÉBEC.

Drs. Noël, La Terrière, Michaud, Morin, Nault, Sewell, Frémont, Landry, Robitaille, Blais, Bardy, Painchaud, Blanchette, Racy, Douglas.

DISTRICT DES TROIS-RIVIÈRES.

Drs. Fortier, Badeau, Gilmour, Malhiot, Brassard, Marsden.

UN ENFANT-TROUVÉ. — Il y a quelques jours, un habitant de Berthier aperçut flottant sur l'eau, à distance, une caisse qu'il s'empressa d'aller chercher et la ramena à terre. En l'ouvrant, il découvrit un bel enfant de trois ans plein de vie, et bien enveloppé. Trop pauvre pour ajouter à sa déjà trop nombreuse famille ce nouveau nourrisson, il s'est adressé à la charité du curé qui saura, il n'est pas à douter, lui trouver des parents compatissants.

LA REVUE CANADIENNE OU L'EXCÈS GATE TOUT. — A la *Revue* je ne reprocherai pas d'accaparer les correspondances et les écrits de la presse française à l'étranger, et de les grouper avec un art admirable autour de ses propres effusions de manière qu'il ne forme qu'une seule et indivisible pièce; c'est le comble de l'habileté chez un journaliste qui entend sa profession. Mais tirer point pour point, virgule pour virgule, un écrit d'un journal nouveau, qui a besoin des sympathies de la presse lorsqu'il les mérite et éviter de citer le journal ou l'auteur, me paraît le comble de la petitesse. Je ne réclamerai pas aussi rigoureusement la paternité de l'article "Institut-Canadien," si je ne voyais dans le même numéro un ou deux articles copiés de la *Minerve*, moins quelques mots effacés à dessein, dont le chantre favorisé des jarrêts plus ou moins souples, de la désinvolture plus ou moins artistique de nos danseurs, le Lamartine des épaules plus ou moins rondettes, plus ou moins blanches de nos reines de salons, ne tient compte, comme on néglige un article de sa façon. Aux travailleurs tout honneur.

SOCIÉTÉ D'ÉCONOMIE MERCANTILE. — Nous publions aujourd'hui le prospectus de la société mercantile d'économie. On le voit, la jeunesse est décidée de marcher en avant à tout prix. Ce prospectus est une preuve ajoutée aux autres preuves de l'activité que déploie la jeunesse de Montréal pour se tirer, et avec elle le pays, de l'état

d'engourdissement dans lequel on semble plongé. L'élection des officiers qui a eu lieu lundi dernier, à une réunion très nombreuse des actionnaires où tout s'est passé avec une régularité qui ferait honneur à de plus vieilles têtes, montre l'importance qu'on y attache, et les officiers qui ont été élus et dont on trouvera les noms en tête du prospectus nous font augurer d'une manière favorable aux destinées de la jeune société. La jeune classe mercantile ne pouvait certes pas faire un meilleur choix, représentée qu'elle sera par l'élite des jeunes gens engagés dans le commerce.

Nous attirons une fois de plus l'attention de tous les commis canadiens sur le prospectus et nous faisons des vœux pour que la société d'économie, sous peu, sème ses idées d'ordre depuis les rives du Saguenay jusqu'au poste le plus reculé de l'Ottawa, et qu'elle y trouve de jeunes cultivateurs qui en recueillent les fruits. La respectabilité et l'habileté bien connue des directeurs doivent rassurer tout le monde et présentent contre tous les risques à encourir de sûres garanties.

LECTURE DE M. PARENT. — Que nos lecteurs ne l'oublient pas, c'est demain soir que M. E. Parent, répondant à l'appel et aux reproches que lançait à la figure de la génération qui nous précède un des membres de l'Institut, lecture sur un sujet au titre au moins tout-à-fait neuf. Ceux qui en ont présavouré la lecture nous le disent aussi admirable par les fonds des pensées que par les grâces du style.

Les dames, que l'Institut, avec sa galanterie proverbiale, n'a pas laissées en arrière, viendront, nous en sommes sûr, encourager de leurs sourires approbateurs l'auditoire et le lecteur.

MAISON PLAMONDON. — Le tems des revenants, des sorciers, des fables et des astrologues est passé, mais celui du humbug ne l'est pas encore. Qui n'a pas lu les annonces de M. Plamondon tems en tems au bas, au haut des colonnes, au commencement, au milieu, à la fin des journaux, anglais ou français, de toutes les croyances et de toutes les couleurs. On les voit partout. En relisant la liste presque fabuleuse de ses hardes faites, on crie à la supercherie, nous avons crié nous-même. L'autre jour, la bonne idée nous vint d'en croire nos propres yeux. Nous entrâmes chez M. Plamondon et surpris fûmes-nous d'y voir un magasin spacieux, s'étendant d'une rue à l'autre, rempli jusqu'au faite de tout ce que l'annonce promet et ne promet pas. Audessous du magasin est la boutique des tailleurs, de sorte qu'un homme partant pour un voyage peut se faire habiller dans une minute, à bon marché, de draps fins ou grossiers, sans bouger de chez cet industrieux castor de l'esprit d'entreprise qui commence à se faire jour chez nos maisons canadiennes. Lisez l'annonce, achetez, et payez comptant, vous serez vous-mêmes contents, M. Plamondon vous le jure.

M. GENDRON. — Que ceux qui ont des cartes de visite, des bills monstres, des pamphlets pour ou contre le ministère, à faire imprimer sur caractère neuf, sans délai, s'adressent à M. Gendron, bon ouvrage ne peut trouver meilleure enseigne.

BON CIRAGE N'A PAS BESOIN D'ENSEIGNE. — Le rédacteur du *Canadien* raconte, avec cette naïveté *fantasque* qui n'appartient qu'à lui, l'aventure éditoriale que vous allez lire :

"Les rédacteurs de journaux ont des privilèges de toutes sortes; quelquefois ils en ont de particulièrement singuliers. On sait qu'ils ont leurs entrées gratuites chez tous les artistes, musiciens, danseurs, etc.; les bêtes curieuses surtout sont charmées de leur visite; les propriétaires de steamboats, de diligence bien avisés leur offrent leurs services; les marchands de vins ont même quelquefois la bonne idée de leur envoyer des échantillons lorsqu'ils annoncent une vente. L'autre jour c'est une bonne fortune d'un nouveau genre que nous avons due à notre fauteuil éditorial. Un monsieur élégant, "tout de noir habillé" tiré à quatre épingles, nous demanda la permission de froter nos bottes. Nous ne savions pas d'abord si cette question avait pour objet de nous faire observer qu'elles n'étaient

pas d'un lustre bien brillant, ce qui dépend moins de nous que de l'état affreux des chemins. Enfin nous ne savions guère comment prendre la plaisanterie lorsque l'idée nous vint subitement qu'il ne fallait pas se fâcher "à propos de bottes;" en conséquence nous livrâmes notre pied de la meilleure volonté possible à l'expérimentateur singulier qui avait bien réellement tiré de sa poche une brosse et un couteau de nacre de perle. Bref, en un clin-d'œil notre chaussure barbouillée de terre et toute humide fut transformée en un véritable miroir du plus beau poli. Cette transfiguration amena des questions et des explications d'après lesquelles nous apprîmes, que M. LEONARD, c'est le nom de notre élégant visiteur, a inventé un cirage extrêmement brillant et dans lequel il ne fait entrer que des substances grasses, propres à donner au cuir l'imperméabilité et la souplesse, ce qui a l'effet de le conserver, tandis que dans la composition des cirages liquides ordinaires il entre des acides qui corrodent promptement les chaussures."

A L'ENSEIGNE DU CASTOR.

122 Rue saint Paul, Montreal.

Habillez-vous à grand marché pour l'automne et l'hiver.

MARCHANDISES D'AUTOMNE ET D'HIVER, HARDES FAITES.

M. L. Plamondon

A l'honneur d'offrir au public Canadien ses remerciements sincères pour l'encouragement libéral qu'il en a reçu jusqu'à ce jour, et il annonce qu'il reçoit maintenant et qu'il recevra par les premiers arrivages d'outre-mer un assortiment considérable de MARCHANDISES d'AUTOMNE et d'HIVER et aussi de HARDES FAITES. L'expérience lui ayant appris ce qui convient à notre climat et nos saisons, et les étoffes que le public préfère, il se flatte que l'on trouvera son choix d'effets et de Hardes inférieur à aucun en cette ville.

M. L. P. OFFRE EN VENTE A DES PRIX REDUITS :

	S.	D.	S.	D.
500 surtouts d'Etoffes grises de	12	6	13	9
300 do de Pilot gris	22	6	25	0
250 do Etoffe anglaise couleur claire	22	6	26	3
200 do drap pilot (Gold Mixt)	15	0	20	0
500 do do do bleu	10	0	12	6
500 do do do couleurs à sorties	12	6	20	0
350 do Beaver bleu	20	0	30	0
450 do do bleu, brun et drab	35	0	50	0
500 do d'Etoffe américaine	17	6	22	6
200 do Satinette	17	6	20	0
250 do Etoffe du pays (Loose coat)	18	9	22	6
500 paires de culottes d'étoffe grise	4	6	5	0
350 do do Drap pilot	5	0	7	6
400 do do casimire rayé et carreauté	10	0	20	6
250 do do Drap fin et superfin	11	3	17	6
500 vestes casimire de couleur	4	6	6	3
200 do Drap noir et bleu	4	0	5	0
400 do Velours de soie noir et couleurs	10	0	20	0
500 do Sarin noir et de couleurs	7	0	12	6
1000 caps de drap avec bandes de palletterie	3	0	5	0
800 casques (imitation de loutre)	10	0	12	6
1200 do de Sibill et Neutria (coronett)	4	6	5	5
500 do do do (Hat Shape)	0	0	6	3
500 Manchons	5	0	6	5

M. L. P. ayant à son service des Tailleurs habiles, sera toujours au courant des modes nouvelles. Les ouvrages sont garantis.

L'assortiment d'Etoffes de laine pour l'automne et l'hiver, les draps, casimires, doeskins, etc. etc. sont bien dignes d'une visite et qu'on n'oublie pas que c'est toujours

15 pour 100 meilleur marché que partout ailleurs.

Point de second prix.

Pharmacie Canadienne

COIN DES RUES ST-JACQUES ET ST-LAMBERT,

MONTREAL.

22 juillet 1847.

DR. TRUDEL.

Littérature.

Les amateurs de la littérature française feront bien de faire attention que pour 5 chelins ils peuvent devenir propriétaires d'un des six beaux prix suivants qui seront tirés à l'avantage des plus chanceux aussitôt que la liste des souscriptions sera remplie.

	VALEUR
Premier prix. L'Illustration, 2 volumes, ornée de 1000 gravures	£ 3 5 0
Second prix. Le Magasin Pittoresque, 2 vols. 800 gravures. Histoire du Canada, Gameau 2 volumes	2 5 0
Troisième prix. L'Album Littéraire, 1 volume Labruyère, (les caractères) 1 vol.	1 10 0
Quatrième prix. Enseignement élémentaire universel 1 volume	1 0 0
Cinquième prix. Pèlerinage à Jérusalem 3 vols.	1 0 0
Sixième prix. Madame Staël, Littérature 1 vol. Histoire du Canada, Bibeau, 2 vols	1 0 0
	£10 0 0

Ces ouvrages sont tous nouveaux et élégamment reliés. On peut les voir à l'Hôtel-Québec où la liste est déposée et ils sont estimés aux prix des libraires.

Avis sera donné du jour du tirage.

HARDES FAITES

ET

Marchandise sèche à bas prix.

C. CORMIER

Coin des rues Saint-Paul et Saint-Gabriel.

TIENT constamment en main un assortiment complet de marchandises sèches, et de hardes faites, qu'il offre en vente à bas prix, tels que :

Surtout de drap Pantalons de casimere

Habit Do Tweed.

Paletot de toutes sortes, Do Bouragan.

Habits de chasse en tous genres, Veste de Satin, Veste en soie, en laine et en frappé, tant blanc que de couleur.

Il adresse par cette voie ses remerciements à ses amis ainsi qu'au public en général, et les prie de vouloir bien continuer de le patroniser. Il fera tout en son pouvoir pour les servir avec ponctualité et à bonne condition.

Venez voir, et vous achetez.

Montréal, 14 juillet 1847.

P. GENDRON

IMPRIMEUR

No. 24 rue St-Vincent Montreal.

A l'honneur d'informer ses amis et le public en général qu'il vient d'ouvrir une IMPRIMERIE au No. 24, rue St-Vincent à l'étage supérieur de la maison occupée par M. J. B. Rolland, libraire, où il recevra avec reconnaissance toute impression que l'on voudra bien lui confier, telle que :

Livres, Pamphlets, Catalogues, Billets d'enterrements, Cartes d'adresse, Circulaires, Chèques, Polices d'assurance, Traités, Cartes de visites, Programmes de spectacle, Annonces de diligence, (Connaissances) etc. etc. etc.

Le tout sera exécuté avec goût et célérité.

Le soin que M. Gendron apportera aux ouvrages qui lui seront confiés, lui fait espérer une part d'encouragement qu'il sollicite très respectueusement.

Tout le matériel de son établissement est neuf.

Prix très réduits.

Cidre en bouteilles

Le soussigné offre en vente une grande quantité de CIDRE EN BOUTEILLES, de M. Penner, de la meilleure qualité.

EDOUARD MERCIER.

Hotel-Québec, septembre 1847.

Maison de Pension.

Deux Messieurs pourraient avoir pension au No 23 Rue Craig chez

Dame Ve. LOVIS.

PROSPECTUS

DE LA

Société Mercantile d'Économie

BUREAU DE DIRECTION :

A. MOUSSEAU, *Président.*
 A. L. LACROIX, *Vice-président.*
 J. B. E. DORION, *Secrétaire.*
 A. ROY, *Trésorier.*
 CHAS. BOURDON B. GIROUX
 L. BEAUCHAMP P. Z. MAGNAN
 J. R. SINCENNES J. R. GIROUX

La société a pour but d'encourager les commis-marchands canadiens à économiser leurs salaires, à placer favorablement leurs épargnes et à faire tous leurs efforts pour répandre les connaissances mercantiles parmi la classe de jeunes gens engagés dans le commerce.

Pour atteindre ce but, les associés s'obligent à faire des versements égaux et mensuels de £1 chaque pendant trois années consécutives de sorte que le nombre de parts qui est limité à cent formera alors un capital de £3,600. La société fera profiter les versements à mesure qu'ils entreront et ce autant que possible d'ici à cinq ans, tems pour lequel la société est formée et il sera décidé alors si elle continuera ses travaux soit en fondant un établissement quelconque ou en toute autre manière.

Depuis que la vapeur et le fil électrique ont franchi les distances qui séparaient les villes des campagnes, les bourgs des villages, il n'est plus permis d'après les idées du libéralisme de travailler pour une localité, pour une ville exclusivement et pour cette raison la société admettra des actionnaires de toutes les parties du Canada pourvu qu'ils aient les qualités requises par la troisième clause de sa constitution.

L'utilité d'une telle société ne peut être mise en doute si on l'envisage d'abord sous un point de vue matériel. Premièrement, elle ne peut qu'être profitable aux associés en ce qu'elle leur fait épargner une somme qu'ils auraient peut-être dépensée à peu de chose : secondement, si on calcule les intérêts que l'industrie canadienne a à payer en proportion de ses profits, on se convaincra facilement et plus que jamais de cette vérité que dans quatre-vingt-dix cas sur cent, pour faire de l'argent il faut en avoir. Troisièmement : cette société en peu d'années leur sera une protection efficace pour s'établir : protection qu'ils chercheront peut-être en vain ailleurs dans des tems comme ceux-ci où le commerce est si précaire.

Sous un point de vue intellectuel pourra-t-on soutenir que la classe mercantile n'a pas besoin d'instruction ? Disputera-t-on le besoin, l'utilité, la nécessité et l'urgence de l'éducation ? non, certe non !

Si de là on passe à un plus haut point de vue ; au point de vue national, elle ne peut que resserrer ce lien d'union, (qu'il est si désirable de voir régner entre des confrères) cette noble émulation, ces idées d'entreprises et de progrès qui vont toujours grandissant parmi la jeune classe mercantile, favoriser et répandre les connaissances nécessaires pour former des hommes pratiques capables de prendre parts aux affaires et de lutter avec leurs compétiteurs.

Avec des avantages semblables à ceux-ci s'en trouvera-t-il qui resteront en arrière ? Que tous ceux qui le peuvent y prennent part. Qu'ils se persuadent bien de ces vérités qu'en épargnant on apprend à concevoir l'importance d'économiser, qu'en économisant on prend le goût du travail, qu'en travaillant on s'acquiert une aisance honorable et que ce n'est qu'à cette condition de travailler, de travailler toujours que l'on est sobre, honnête, rangé dans ses affaires, vrai patriote et bon citoyen.

Le premier versement mensuel se fera le 1er octobre prochain.

Pour toute autre informations sur les réglemens, etc. s'adresser (si c'est par la poste, *affranchir*.) au secrétaire ou au président.

J. B. E. DORION.
 Secrétaire.

Montréal, 22 sept. 1847.

Leçons de Piano

Mlle. ELIZABETH AUSSEM

Ose offrir ses services aux familles qui désireraient voir quelqu'un des leurs recevoir des leçons privées pour apprendre à toucher le piano. Elève de M. Labelle, pianiste dont les capacités n'ont pas besoin de recommandation, Mlle E. Aussem espère partager une part de l'encouragement que le public accorde si libéralement aux professeurs du bel art.

Elle donnera des LEÇONS à domicile ou bien chez elle,

RUE STE-MARIE, FAUBOURG. QUEBEC, VIS-A-VIS
 L'EGLISE MOLSON.

Où l'on pourra connaître aussi les conditions.

Elizabeth Aussem.

Montréal, 1er septembre 1847.

Institut-Canadien

ET. PARENT, écuyer, donnera une lecture devant l'Institut Canadien, jeudi le 23 septembre courant, dans la salle de l'Institut à l'encoignure des rues St-Gabriel et Ste-Thérèse. Le sujet de la lecture sera : "Du travail chez l'homme."

Les portes seront ouvertes au public.

La lecture commencera à 8 heures P. M. précises.

V. P. W. DORION,

Sec. Archiviste, I. C.

15 septembre 1847

3me livraison de la lyre canadienne

Répertoire des meilleures chansons et romances du jour,

PAR UN AMATEUR.

Le présent ouvrage sera imprimé sur beau papier, et sera délivré aux souscripteurs par livraisons de 18 pages, grand in-18. Il paraîtra trois livraisons chaque mois.

Le volume se composera de 324 pages, à la fin duquel on trouvera la Musique de la plupart des chansons et romances nouvelles introduites dans ce recueil.

PRIX de chaque livraison : DIX sous.

Les souscripteurs recevront à la fin de l'ouvrage, comme prime une superbe Gravure Frontispice.

Prix de l'ouvrage pour ceux qui n'auront pas souscrit : — 10s.

CONDITIONS DU JOURNAL.

L'Avenir paraîtra deux fois par semaine, le mercredi et le samedi, sous les auspices d'une société en commandite de jeunes gens.

On fera vendre le Journal à deux sous l'exemplaire.

Le prix d'abonnement est de DIX CHELINS par année payables par semestre.

Le prix modique, et à la portée de tout le monde, de notre journal, qui lui assure une circulation très étendue, en fait un excellent centre de publicité pour le commerce et toutes les industries.

Les annonces seront insérées aux mêmes conditions et au même prix que celles des autres journaux.

Toutes lettres doivent être affranchies.

Toute personne fournissant six abonnés, pourra devenir agent et recevra le journal gratis.

On recevra les abonnements au bureau du journal chez M. G. Batchelor, No. 52 rue Sanguinet, à la chambre-de-nouvelles de l'Institut-Canadien, ainsi qu'à tous les dépôts et chez les agents ci-dessous :

Agents de l'Avenir.

Québec,	MM. W. H. Rowan.
Trois-Rivières,	P. Nourie
Berthier,	P. J. Guitté.
St-Jean-Dorchester	J. Marchessault.
St-Ours,	Joseph Germain.
Sorel,	J. B. Lamère.
Ste-Anne de la Pêrade,	L. Bureau.
Champlain,	J. A. Martineau, écr.
Henryville	E. R. Demers.

Publié par un comité de rédaction.

Geo. Batchelor, l'un des éditeurs, gérant.

Imprimé pour les propriétaires par P. GENDRON, imprimeur, No 24, rue St-Vincent, où l'on pourra laisser tous ordres, annonces, etc. etc.